

Lacan Quotidien



N° 772 – Samedi 21 avril 2018 – 15 h 13 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Leurres

ÉDITORIAL

Le talentueux monsieur Blanquer et sa religion des neurosciences,
par Pierre-Gilles Guéguen

EN AVANT

L'«Affaire Kristeva», le témoignage d'une intellectuelle bulgare,
par Koprinka Tchervenkova

**Herta Müller, *Tous les chats sautent à leur façon*, Résistance d'une
femme à l'expérience du totalitarisme,** par Agnès Vigué-Camus

La haine des femmes - ni(e) sexe, ni frontière, par Fouzia Taouzari



ÉDITORIAL

Le talentueux monsieur Blanquer et sa religion des neurosciences

par Pierre-Gilles Guéguen

Jean-Michel Blanquer est aujourd'hui omniprésent dans les médias. Cet homme, universitaire, haut fonctionnaire un peu terne de l'Éducation nationale, devient en 2006 directeur-adjoint du cabinet du ministre Gilles de Robien, puis en 2009 directeur de l'enseignement scolaire, poste technique délicat où s'élaborent les programmes et la pédagogie du ministère (1). Il y apprend tous les rouages de la vieille institution, aussi grippée que volcanique, qui pâtit de ses dissensions internes, particulièrement depuis qu'existe la discipline dite des « sciences de l'éducation ». Celle-ci voit s'affronter les sociologues, notamment disciples de Bourdieu, les pédagogues développementalistes et, plus récemment, les cognitivistes évaluateurs.

Ami de toujours de François Baroin (2), il n'a cependant pas comme lui exercé de fonctions électives. Serviteur de l'État, technicien plutôt que « politique », ce professeur de droit a occupé des postes « difficiles » et sans doute peu recherchés (recteur de Guyane, de Créteil) ; il a aussi passé trois ans en Colombie à l'Institut français de recherches andines à Bogota. Ce parcours peu orthodoxe interroge et contribue à nimer de mystère le personnage.

Lorsque se lève le rideau du « nouveau monde », cet ancien directeur de l'ESSEC (École supérieure des sciences économiques et commerciales), qui avait échoué à succéder à Richard Descoings à la tête de Sciences-Po, surgit soudain dans la lumière : Emmanuel Macron lui offre la redoutable charge de réformer un ministère où ses prédécesseurs se sont cassé les dents.



Starisation d'un homme de l'ombre

À peine nommé, il est pris en mains par la machine à communiquer, adroitement huilée, du macronisme. On le voit partout sur les photos et les écrans, et partout se répand le bruit de son talent unique. Inconnu du grand public, il devient soudain l'un des « hommes du président » les plus populaires auprès des Français. Il lance, comme des os à des chiens, des « idées » destinées à rassurer : le retour des chorales, peut-être celui de l'uniforme, l'interdiction des portables, le rétablissement des langues anciennes et des classes bilingues, l'éloge du « par cœur », la recommandation des dictées ou de la méthode de lecture syllabique. Même François Bayrou s'y laisse prendre et vante les mérites de cet homme de « bon sens » (3).

La presse est à la fois admirative et étourdie par tant d'annonces disparates qui contentent une bonne partie de l'opinion attachée à un système scolaire traditionnel, véhicule ancestral de la culture française : « Silhouette rigide, petites lunettes d'intello, phrasé clair », « le ministre de l'Éducation s'est fait un nom en multipliant les déclarations tous azimuts » ; il « secoue à tout va. Sorte de tornade qui déroute, voire brouille la lecture de sa politique. » (4)

Il sait jouer d'un atout maître : son aisance oratoire lui assure, dans ses déplacements comme à l'Assemblée, une popularité sans égale parmi les ministres. Sa prestation à une heure de grande écoute dans « L'émission politique » du 15 février dernier, juste après avoir annoncé sa réforme du bac, bat les records d'audience (5). Il se bâtit une image d'homme sympathique et rêveur, en inondant la presse d'anecdotes : éclectique, poète à ses heures, nostalgique de l'École du Grand Meaulnes, personnage romantique et aventureux (6), s'écartant du haut fonctionnaire qui avait été, lors de son premier passage au ministère, l'artisan résolu d'une politique de suppression de 80 000 postes.

La méthode Blanquer

Derrière le masque de la belle image, entretenue par une présence constante dans les médias, J.-M. Blanquer a trois missions principales, qu'Emmanuel Macron lui a confiées, et il sait que la partie sera difficile. Selon la stratégie définie par Macron, il faudra aller vite, « écouter » tous les acteurs, puis faire passer les projets par ordonnances avec le moins de concessions possibles.

Il gardera en mémoire l'échec du projet mis en place par Luc Chatel en 2011, dont en réalité il était l'ardent promoteur : « C'est lui qui soutint en 2011, le développement d'évaluations nationales au primaire, notamment le projet de repérage des élèves « à risques » dès la grande section de maternelle, projet abandonné face à la polémique qu'il suscite », comme le rappellent les journalistes Aurélie Collas et Mattea Battaglia (7). L'appel du Collectif *Pas de zéro de conduite* a montré en 2011 à quel point, dans « l'ancien monde », l'évaluation des enfants dès les plus petites classes était contestée en ses fondements par les enseignants, parents, soignants, etc (8).

The logo features the text 'Le Collectif' in a small, handwritten-style font at the top. Below it, the main slogan 'PAS DE ZÉRO DE CONDUITE POUR LES ENFANTS DE 3 ANS !' is written in large, bold, blue and green capital letters. A red circle with a horizontal line through it is positioned behind the word 'ZÉRO'.

Dans l'immédiat, au-delà des annonces, des propositions plus ou moins folkloriques et des micro expérimentations sur le terrain, le ministre devra rendre des comptes au président sur trois chantiers d'importance, ces réformes profondes qui seront vraiment « disruptives » pour le fonctionnement de l'éducation en France : la réforme du baccalauréat rendue publique le 14 février, celle de l'entrée à l'université dont les lycéens actuellement en terminale essuieront les plâtres sous le nom de *Parcoursup* (9), à suivre enfin la réforme de la maternelle. Bien que ce ne soit pas mis au premier plan, il s'agit aussi de réaliser des économies en réduisant notablement le nombre de fonctionnaires de l'éducation nationale et, à terme, en modifiant leur statut. Ces étapes sont décrites en détail dans son livre-programme « L'École de demain » ; elles devraient transformer le service public d'enseignement en une véritable entreprise.

La méthode de J.-M. Blanquer s'écarte de la négociation frontale traditionnelle avec les parties concernées et les syndicats pour en venir à ses fins. Il les écoute, mais les entend-il ? En tout cas, il ne leur parle pas. Il s'adresse en réalité au grand public et à son « bon sens » pour faire adopter les réformes, passant outre les instances représentatives traditionnelles, notamment syndicales. Il les prend ainsi à revers, les « coupe de leurs bases », comme on l'aurait dit dans un autre temps. Ce *modus agendi* de la macronie dans tous les domaines cruciaux de sa politique a abasourdi les Français et permis le passage sans anicroches des ordonnances sur la réforme du code du travail.

Pour ne pas susciter de réactions de rejet ni nourrir de réflexes anti-technocratiques ou anti-élitistes, à l'annonce de ses réformes, il prend soin de se faire accompagner par des « personnalités civiles télévisuelles » missionnées, figures consensuelles, *people*, chéries des médias et pourvoyeuses de livres de vulgarisation. Citons Boris Cyrulnik, Edgar Morin, Cédric Villani (mathématicien, lauréat de la médaille Fields, devenu député et *people*) ou certaines pédopsychiatres auteures d'ouvrages cognitivistes sur l'enfance qui servent de caution à ses projets. Ainsi compte-t-il sur l'opinion, selon la stratégie communicationnelle du mouvement En marche, pour désamorcer les attaques et dévaloriser par anticipation le rôle actuel des professeurs et enseignants, transformant leurs fonctions en celle d'évaluateurs et d'animateurs (10).

En sus du Conseil supérieur des programmes – institué par la gauche, il y a cinq ans, pour apaiser les luttes ouvertes au sein du ministère autour des programmes toujours fluctuants – qui dysfonctionne, J.-M. Blanquer crée, début 2018, une instance nouvelle : le Conseil scientifique de l'éducation nationale. Celui-ci a pouvoir consultatif, comme le premier, mais est aussi force de proposition – la décision revenant toujours au politique. Il est placé sous la direction de Stanislas Dehaene, professeur au Collège de France en psychologie cognitive expérimentale et adepte des neurosciences. Comptant 6 neuroscientifiques (ou neuroscientistes ?) parmi les 21 membres qui le composent, il comprend de fait une majorité de cognitivistes. Lesdites neurosciences ne sont en effet qu'une variante du cognitivo-comportementalisme. C'est une variante de poids : en dépit d'une modestie de bon aloi sur les résultats obtenus, elle repose sur le nouveau positivisme du siècle qui prétend que *le langage est une sécrétion du cerveau* (11). La thèse va bien au-delà du cognitivisme « ancien monde » et renchérit sur la conception du fonctionnement du cerveau à l'image de celui d'un ordinateur.

Ce nouveau Conseil vise à permettre au ministre de trancher dans les débats sur les programmes, donc sur les méthodes d'enseignement, au nom de « la Science » et de ses résultats « objectivement fondés », coupant court aux querelles d'idées des cognitivistes entre eux et à celles des autres, développementalistes ou sociologues inspirés de Bourdieu. C'est d'ailleurs déjà le cas concernant l'apprentissage alphabétique de la lecture.

Comme S. Dehaene le scande, il s'agit d'introduire dans l'École une « pédagogie fondée sur les preuves ». Le grand mot est lâché, « *evidence-based* », signifiant-maître qui a détruit la psychiatrie classique et produit la ruine du DSM, laissant la psychiatrie américaine sur le carreau (12). On ne veut pas savoir qu'il s'agit d'une question d'épistémologie sur la nature du langage et on promet, qu'avec le temps et le cumul d'expérimentations et de relevés, on parviendra un jour à appliquer, dans la classe, les observations faites en laboratoire ! « Stanislas Dehaene le reconnaît lui-même : si l'imagerie est un outil précieux pour décrypter les mécanismes fins de l'apprentissage du calcul et de la lecture, la psychologie expérimentale classique reste une source essentielle de la *pédagogie fondée sur les preuves* » qu'il appelle de ses vœux, et « *passer du laboratoire à la salle de classe est une épreuve absolument redoutable pour le chercheur* » (13).

Dans son livre, édité chez Odile Jacob et concocté à l'Institut Montaigne (14), J.-M. Blanquer décrit très précisément ce tableau d'une École toute entière fondée sur l'évaluation : évaluation des professeurs comme des locaux (sur le modèle de la Haute Autorité de Santé), évaluation des « compétences » (et non pas des connaissances ou de leur articulation logique), évaluation enfin des enfants et de leurs cerveaux dès la maternelle, application des méthodes des neurosciences pour prédire et « orienter » tout enfant dès le plus jeune âge.

Le désir des professeurs, leur goût du savoir et de la transmission, les transferts et les désirs des élèves, rien ne compte, ou si peu, à l'aune des classements tels que PISA, réalisés par l'OCDE, dans lesquels « le Japon, la Corée, Hong Kong ou Singapour obtiennent d'excellents résultats » (15). Reste à voir à quel prix pour le fonctionnement psychique des enfants concernés.

Dans sa fonction de ministre, le talentueux monsieur Blanquer se présente comme l'administrateur de la grande machine, remettant la cause de son désir à l'Autre, en l'occurrence Stanislas Dehaene, pape des neurosciences éducatives, tel le religieux qui « est amené à remettre à Dieu la cause de son désir [...]. Sa demande, dit Lacan, est soumise au désir supposé d'un Dieu qu'il faut dès lors séduire. [...] Le religieux installe ainsi la vérité en un statut de culpabilité. Il en résulte une méfiance à l'endroit du savoir, d'autant plus sensible dans les Pères de l'Église, qu'ils se démontrent plus dominants en matière de raison. La vérité y est renvoyée à des fins eschatologiques, [...] reportée à un jugement de fin du monde. D'où le relent obscurantiste qui s'en reporte sur tout usage scientifique de la finalité » (16).



Ce n'est qu'un début...

Les journées de l'École de la Cause freudienne de novembre 2017 avaient pour titre : « Apprendre : désir ou dressage ». Elles concernaient la question de l'Éducation, en particulier sous l'angle des symptômes cliniques qu'elle peut produire. Ainsi que Freud l'a énoncé, trois tâches sont impossibles : gouverner, éduquer et psychanalyser, car il y a en chacune de « l'insubstituable » comme s'exprime Jean-Claude Milner dans un recueil d'entretiens avec Jacques-Alain Miller (17).

Depuis 2003, les Forums se sont multipliés à l'appel de J.-A. Miller pour lutter contre l'intrusion de l'évaluation étatique dans le champ et la pratique de la psychanalyse. Après les Forums des Psys, citons les forums Autisme et évoquons les forums SCALP (Série de conversations anti-Le Pen) qui appelaient à un barrage anti-Le Pen à l'élection présidentielle de 2017. Ce qui se joue dans le projet éducatif de J.-M. Blanquer est d'une autre nature, quoiqu'apparenté. Il s'agit en effet de livrer le système éducatif français aux neurosciences, donc non plus d'enseigner, mais « d'apprendre à apprendre », d'éliminer le sujet de l'énonciation de l'acte éducatif ou, comme le dit Gilles Chatenay, de le remplacer par « Internet, supposé savoir sans sujet » (18). Ceci porte atteinte à la survie de la psychanalyse en tant que discours dont l'agent est l'objet a – insubstituable – et le corrélat, le sujet que nous écrivons S barré. C'est le cœur même de la découverte freudienne de l'inconscient qui est dénié – S. Dehaene se veut chercheur de la conscience, de son « code ».

Sans le sujet ponctuel, vide, évanouissant, il n'est pas de singularité possible. Éric Laurent en a fait part dans une conférence prononcée au Collège de France, intitulée « Usage des neurosciences pour la psychanalyse » (19). Sans entrer dans le détail de sa démonstration, signalons qu'elle repose sur l'incompatibilité absolue des sciences cognitives et de la psychanalyse freudienne et lacanienne. Lacan, dit-il, considère « à la fois que les “traces” freudiennes ne s'inscrivent pas sur le système nerveux et qu'elles “sont des signifiants”. Elles doivent cependant être liées au système du vivant comme tel. La solution originale qu'il propose est que cela s'effectue par des points d'impossible. Le vivant sur lequel se connecte comme un parasite le système symbolique, produit de l'impossible à représenter. La première conséquence en est qu'il n'y a jamais de représentation unifiée du sujet de l'expérience de jouissance. Elle ne peut se dire toute dans son réel, pas plus que la vérité, qui ne se dit pas toute. Cette perspective s'oppose au point de vue cognitif selon lequel la relation de l'individu à son corps et au monde trouve à s'unifier » (20). É. Laurent évoque notamment, pour les critiquer, les travaux sur la lecture de S. Dehaene (21) et ceux d'Antonio Damasio.

Il est indispensable, pour saisir l'opposition absolue entre un cognitiviste, tel S. Dehaene, et un lacanien, de revenir sur la question de l'origine de l'apprentissage du langage. On s'étonne qu'un homme avisé et érudit (22) comme le ministre Blanquer, qui a fait de l'apprentissage du langage dès la maternelle sa marotte, ne la discute pas dans son livre programme. Il proclame : « L'un des enjeux majeurs pour les systèmes éducatifs dans le monde entier est désormais de prendre en compte les avancées des sciences cognitives » – tout en affirmant par ailleurs que ces avancées sont bien minces. Il pourrait, si son autre marotte n'était l'évaluation à tous les étages, s'interroger sur les positions de philosophes et de linguistes d'une autre portée que celles des néopositivistes cognitivistes et neuroscientistes qui imaginent trouver que langage s'inscrit dans les neurones du cerveau. É. Laurent relate le débat qui a parcouru la philosophie américaine à la fin du XX^e siècle, notamment entre Chomsky, Quine et Davidson, débat dans lequel Lacan était partie prenante. Ces œuvres philosophiques de l'empirisme logique aboutissent toutes, comme Lacan lui-même, à la conclusion qu'il y a dans le champ psychique un réel sans loi et qu'on ne peut naturaliser ni l'apprentissage du langage ni la pensée.

J.-A. Miller, dans le livre *Voulez-vous être évalué ?* (23), situe un « instant de voir » : le renouveau lacanien de la psychanalyse freudienne, qui a soufflé toute la seconde moitié du XX^e siècle, risquait d'être emporté par ce qu'il nomme « le délire gestionnaire ». Il s'est produit à l'occasion de la création de l'AERES, Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur, dite « indépendante ». J.-M. Blanquer envisage la création d'une agence de ce type pour l'Éducation nationale (24).



Décrivant le processus promu par ces « agences de notation », J.-A. Miller s'élève contre : « La loi se présente d'emblée comme le signifiant de l'Autre, d'un Autre majuscule et asymétrique, alors que tout, du côté de l'évaluation, se fait par contrat. [...] Le contrat, c'est ici : "Élaborons ensemble la méthode de ton évaluation". Quand on réussit à compromettre le sujet dans le processus de sa propre exclusion, quand on l'aveugle ainsi sur ce qu'on lui soustrait, alors c'est l'abjection. La loi vous pouvez vous révolter contre [...]. L'évaluation vise à l'auto-condamnation du sujet. C'est la logique même de tout gouvernement par le savoir. » Et déjà il appelle aux combats futurs : « Il s'agit pour nous de comprendre des phénomènes qui vont bien au-delà de ce que Freud avait pu saisir du *Malaise dans la civilisation*. Certes le sujet, mais le sujet, ce n'est pas l'individu, c'est aussi la civilisation [...]. Cela fait partie de ce que Lacan en d'autres temps, il y a quarante ans, appelait la mission qui revient à la psychanalyse en notre temps. »

En même temps...

Dans un entretien paru dans le dernier numéro de *La Cause du désir* sous le titre « *Nihil novi sub sole* » (25), François Leguil est interrogé par plusieurs collègues, des plus pertinents, sur la question « Qu'est-ce que la folie ? ». Je prélèverai seulement, pour mon propos, ces quelques mots qui valent aussi dans le domaine de l'éducation : « on ne peut que déplorer le caractère obscurantiste et, sur ce point, absurde réactionnaire de notre temps. C'est, je crois, non pas tant le résultat de l'abandon de l'hypothèse de la causalité psychique – elle n'est pas abandonnée, puisque nous sommes là, sur tous les continents – que l'effet ravageur, calamiteux d'un positivisme obtus qui prétend que l'on peut identifier la folie sans aucun présupposé, sans aucune précaution, non pas même doctrinale mais tout simplement « intellectuelle », raisonnée, cognitive. C'est le fallacieux « athéorisme » des cliniques revenues d'outre-Atlantique, les DSM III, IV et V. [...] Une profonde bêtise épistémologique ! »



- 1 : Sur ce sujet, cf. Battaglia M., « Le rôle et la composition du Conseil supérieur des programmes en question », *Le Monde*, 2 février 2018, disponible sur internet.
- 2 : J.-M. Blanquer est l'auteur d'une biographie de Michel Baroin, père de François et ancien Grand maître du Grand Orient de France (*Michel Baroin : les secrets d'une influence*, Plon, 1992).
- 3 : On raconte qu'il a même adressé un article à Sens commun, flattant ses partisans dans le sens du poil, article qu'il a retiré et qui est maintenant introuvable.
- 4 : Piquemal M., « Jean Michel Blanquer le donneur de leçons », *Libération*, 19 décembre 2017, disponible sur internet.
- 5 : Morin V., « Sur France 2, Jean-Michel Blanquer emporte l'adhésion », *Le Monde*, 16 février 2018, disponible sur internet.
- 6 : Planchon R., « Cinq choses à savoir sur Jean-Michel Blanquer, invité de l'émission politique », *Ouest-France*, 15 février 2018, et Vergnaud V., « Jean-Michel Blanquer, neuf choses à savoir sur le ministre de l'éducation », *JDD*, 17 février 2018, disponibles sur internet.
- 7 : Collas A. & Battaglia M., « Jean-Michel Blanquer programmé pour l'éducation », *Le Monde*, 12 juin 2017, disponible sur internet.
- 8 : Cf. www.pasdeOdeconduite.org : « à cet âge se sentir mesuré insécurise les enfants, au risque qu'ils réagissent par de l'agitation ou de l'inhibition ou par une peur de l'école » ; « cette obsession du risque et d'une prévention rabattue sur le dépistage et la prédiction met en danger la confiance dont les enfants ont besoin pour investir l'école et désirer devenir élèves ».
- 9 : Corbier M.-Ch., « Parcours sup : la nouvelle plate-forme d'admission post-bac ouvre ce lundi dans un climat d'inquiétude », *Les Echos*, 15 janvier 2018, disponible sur internet.
- 10 : Au besoin, il confiera pourtant à Alain Finkielkraut sur France-Culture que le professeur est un *enchanteur, porteur d'une passion contagieuse*. « *l'emmêmetempsisme* » comme il le nomme, à l'instar de l'inconscient freudien, admet la contradiction. Cité par Ridet Ph., « Jean-Michel Blanquer, la politique adroite », *Le Monde*, 30 novembre 2017, disponible sur internet.
- 11 : Cf. page dirigée par Granet G., « L'homme qui veut connecter votre cerveau », *Le Point*, 15 mars 2018, p. 22.
- 12 : Frances A., Aflalo A., La Sagna Ph., *Lacan Quotidien*, n° 207, 15 mai 2012, disponible sur internet.
- 13 : Cité par Morin H., « Les sciences cognitives à l'épreuve de la classe », *Le Monde Science et techno*, 19 février 2018, disponible sur internet.
- 14 : Dans *Politis* du 2 février 2018, le psychanalyste Roland Gori dénonce l'installation des *think tanks* comme une pratique visant à court-circuiter le fonctionnement démocratique et donne un tableau saisissant de l'École telle qu'elle serait, livrée aux mains des nouveaux profs formés par les neuroscientistes.
- 15 : Blanquer J.-M., *L'École de demain*, éd. Odile Jacob, Paris 2016.
- 16 : Lacan, J., « La science et la vérité », *Écrits*, Seuil, coll. Champ Freudien, 1966, p. 872.
- 17 : Miller J.-A., Milner J.-C., *Voulez-vous être évalué ?*, Grasset, 2004, p. 20. « Pourquoi, dit Milner, est-ce impossible d'éduquer ? parce qu'il est demandé à l'éducateur de substituer le plein de ses connaissances à l'ignorance de celles de l'éduqué. Or, dira Freud, éduquez comme vous voudrez, il y aura toujours quelque chose qui ne se substituera pas [...] l'objet a ».
- 18 : Chatenay G., « Internet supposé savoir sans sujet », *La Cause du désir*, n° 97, novembre 2017, p. 41.
- 19 : Laurent É., « Usages des neurosciences pour la psychanalyse », intervention au Collège de France, 27 mai 2008, disponible sur internet, [ici](#). Publication extraite du colloque : Magistretti P., Ansermet Fr. (s/dir.), *Neurosciences et psychanalyse*, éd. Odile Jacob, 2010.
- 20 : Laurent É., « Usages des neurosciences pour la psychanalyse », *La Cause du désir*, n° 70, décembre 2008, p. 113.
- 21 : Dehaene S., *Les neurones de la lecture*, éd. Odile Jacob, 2007.
- 22 : Blanquer J.-M. est titulaire d'une maîtrise de philosophie – et se dit ami de Luc Ferry.
- 23 : Miller J.-A., Milner J.-C., *Voulez-vous être évalué ?*, *op. cit.*, p. 66-68.
- 24 : Blanquer J.-M., *L'École de demain*, *op. cit.*, p. 132.
- 25 : Leguil Fr., « *Nihil novi sub sole* », *La Cause du désir*, n° 98, mars 2018, p. 17-18.
-



Post-scriptum du « cas Kristeva »

par Koprinka Tchervenкова

Lacan Quotidien relaie ce témoignage diffusé sur le site de Philippe Sollers sous le titre : L'« Affaire Kristeva », le témoignage d'une intellectuelle bulgare, Koprinka Tchervenкова.

Avant d'en arriver au post-scriptum, je dois tout d'abord entrer dans le vif du sujet. Le vendredi 30 mars, j'ai été invitée par la radio nationale à commenter la publication du dossier secret de Julia Kristeva. Voilà en résumé ce que j'ai déclaré à l'antenne :

- premièrement, ce cas est une farce et il constitue le énième échec de la Commission dite des dossiers, mais surtout, de la loi médiocre qu'elle applique ;

- ce qui a été publié ne prouve qu'une chose et c'est la stratégie personnelle de Kristeva visant à épargner aux membres de sa famille restés en Bulgarie les ennuis qui les menaçaient. Car si elle avait été qualifiée d'« émigrée définitive », d'ennemie du peuple, et j'en passe, les complications pour ses proches auraient été inévitables. Au nom de sa famille, elle a essayé d'entretenir, avec les autorités bulgares, des relations correctes que l'on pourrait qualifier de tout sauf de collaboration d'agent ;

- tout cela crève les yeux, même au lecteur non prévenu. Mais visiblement pas aux membres de la commission. Les conversations mondaines et les comptes rendus de la presse française que Kristeva « file » aux services secrets bulgares sont qualifiés par les membres de la commission de « renseignements d'agent ».

- et tout cela est arrivé car un certain flic du Deliorman, Evtim Kostadinov, et sa société affiliée sont devenus arrogants au point de vouloir frimer en Europe car la Bulgarie ne leur livre plus un terrain qui soit à la mesure de leurs ambitions ;

- au final, j'ai exprimé mon espoir que le scandale suscité par la publication du dossier secret de Julia Kristeva débouche un jour sur quelque chose de positif : que cette loi soit enfin déchirée et jetée dans la poubelle la plus proche. Et que l'on pense (si jamais il y a encore quelqu'un qui pense dans ce pays) à fonder un Institut de la Mémoire où travailleraient des gens sérieux et non des clones d'Evtim Kostadinov et des actuels membres de la commission.

Telles furent, en somme, les grandes lignes de mon intervention à la radio. Venons-en à présent au post-scriptum.

La publication de ces dossiers, en plus d'avoir profondément satisfait l'esprit provincial de la « cabale » locale en lui fournissant un terrain pour ses exercices amateurs sur la biographie de Kristeva, a eu une retombée extrêmement importante : elle a dévoilé les mécanismes, les principes – ou plutôt l'absence de principes – de travail de la commission. Elle a démasqué le volontarisme des jugements et la perte de toute sensibilité à l'endroit de chaque cas individuel. Elle a montré la façon dont quelques personnes choisies au hasard décident qui devrait être exposé au grand jour et qui non. Et cela nous incite à nous demander combien de décisions aussi irresponsables et dangereuses ont été prises, jetant l'opprobre sur la vie de nombreuses personnes.

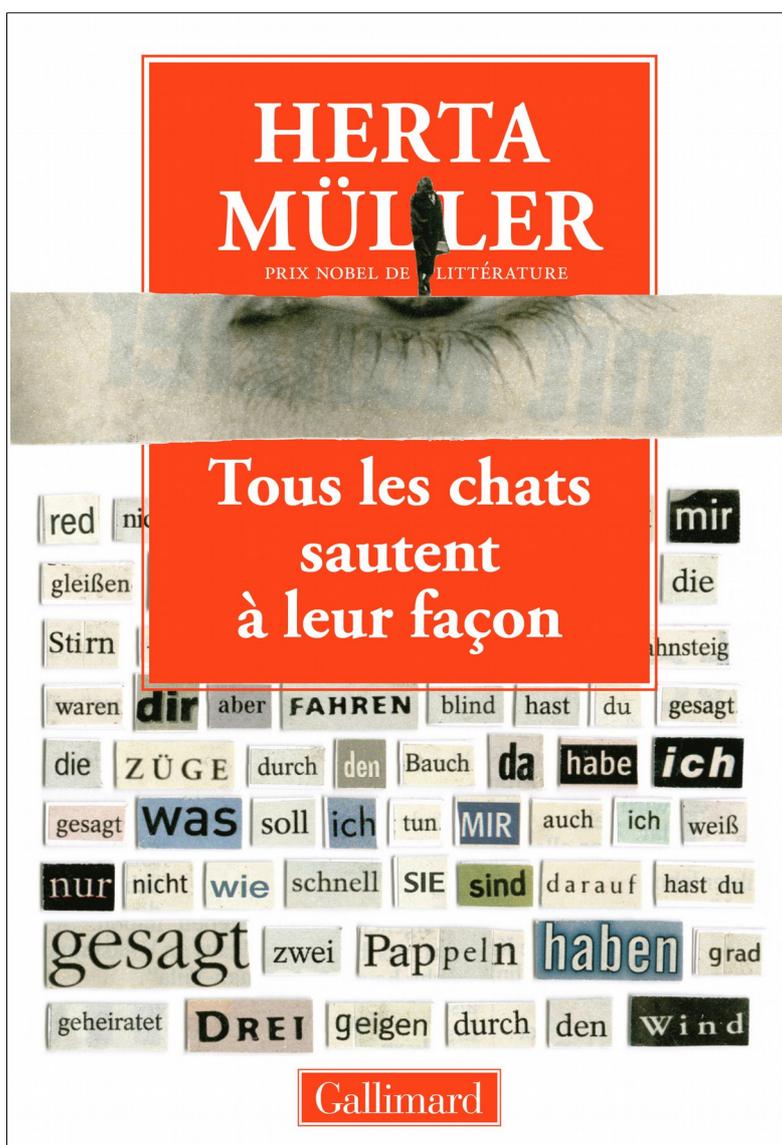
C'est pourquoi je vais le répéter encore une fois : cette loi est à mettre à la poubelle comme la commission tout entière.

Koprinka Tchervenkova est rédactrice en chef de l'hebdomadaire bulgare Kultura.

Son texte est d'abord paru dans [Kultura](#), n°13, 6 avril 2018 et sur le [site de Philippe Sollers](#).

Herta Müller, *Tous les chats sautent à leur façon* Résistance d'une femme à l'expérience du totalitarisme

par Agnès Vigué-Camus



Dans un livre d'entretiens avec l'éditrice Angelika Klammer, Herta Müller, auteure roumaine de langue allemande et prix Nobel de littérature, revient sur les années sombres de la dictature de Ceausescu qui constituaient le décor âpre et étrange de nombre de ses romans et nouvelles (1). J'ai lu ce livre dans ce moment particulier où l'ECF et les Écoles de l'AMP ont fait entendre un « désir décidé de démocratie » (2), animée par le souffle puissant d'une voix arrachée au réel qui apporte un écho nouveau à ce désir. Le livre d'Herta Müller traite, en effet, d'un type de tyrannie différent de celle qui menace l'Europe prise dans les tentations populistes (3), mais pas sans lien : l'ouvrage dissèque les rouages d'un régime politique qui a imposé, dans la terreur, un idéal fantôme et mortifère. S'il s'est défait aujourd'hui, son empreinte perdure, car il a tracé des lignes politiques toujours en présence dans le monde.

Le témoignage poignant que l'auteure nous livre sur la Roumanie des années '70 où la délation était un devoir d'État, dessine les contours d'une société où plane l'ombre de la police secrète, la sinistre *Securitate*. Celle-ci cherche, entre autres, à noyauter le cercle de Groupe-Action du Banat, groupe politique et littéraire dont elle fait partie, revendiquant une liberté d'expression. Herta Müller refusera d'être l'informatrice des services secrets, un acte qui lui vaudra de multiples brimades. Insultée, rétrogradée au rang d'ouvrière non qualifiée, privée de son bureau et contrainte de passer ses journées dans l'escalier, elle observe les chats sauter au bord des flaques d'eau, assise sur un coin de mouchoir – seule « parcelle de terrain privé » qui lui reste –, en pensant à ses amis qui ont, eux, traversé la surface miroitante et obscure, suicidés ou défenestrés par la police secrète (4). Finalement exclue de l'usine, elle se voit privée de ses moyens de subsistance ne devant sa survie qu'au soutien de quelques-uns, puis au fait que ses premiers textes commencent à être publiés à l'étranger. Durant des années, Herta Müller s'est vue « dépouillée » d'elle-même, « abîmée, sans le moindre sentiment de sécurité » (5).

Ce qui distingue les régimes totalitaires décrits par Hannah Arendt d'autres régimes tyranniques, c'est que l'État ne vise pas seulement à rompre les contacts politiques entre ceux qui sont considérés comme des ennemis du régime, mais à détruire toute sphère de vie privée pour mener à bien « la destruction de la pluralité des hommes » et permettre « la création à partir du multiple de l'Un qui agira infailliblement comme si lui-même participait du cours de l'histoire ou de la nature » (6). S'appuyant sur deux piliers – la propagande et la police secrète – le régime totalitaire impose alors « le cercle de fer de la terreur totale » qui « détruit chez l'homme la faculté d'expérimenter et de penser aussi certainement que celle d'agir » (7). Hannah Arendt fonde l'assise d'un tel régime dans la société de masse et dans un certain type d'expérience humaine fondamentale, l'isolement et la désolation (8).



Pénétrant dans le texte d'Herta Müller, le lecteur éprouve à chaque page ce monde désolé où l'Autre est réduit à une seule fonction, « celle du signifiant-maître qui capture le sujet et l'attelle à un travail dont la jouissance lui est dérobée » (9). La première des jouissances dont le sujet se trouve dépossédé est celle de sa vie qui peut à tout moment lui être enlevée brutalement. Il y a aussi l'impossibilité de maintenir une zone personnelle hors de la surveillante incessante. « L'intime tente de sauver sa peau, mais les rapports sont minés par cette saleté de politique. L'amitié se fait chère et pesante, l'amour s'effondre » (10). Un programme de dépouillement insidieux s'accomplit au nom d'une égalité fantoche, ayant pour effet « une laideur omniprésente [...] une lassitude de la vie [...] engendrée par les objets produits dans le système socialiste : les maisons en béton, les meubles, les voilages, les plates-bandes des parcs, les affiches, les monuments, les vitrines [...] On aurait dit que la matière, dans ce pays-là, fonçait toute seule vers l'État, vers la volonté du Régime. L'uniformité de la laideur vous abat, vous rend apathique et peu exigeant : c'est bien ce que voulait l'État » (11). Herta Müller décrit la façon dont l'ombre portée du régime s'étend pour recouvrir la société civile dans l'indifférence de la communauté villageoise dans laquelle elle a grandi. « Tout était plus ou moins falsifié : ce qui s'y trouvait de toute éternité, depuis ces trois siècles ingrats, avait en fait été chamboulé par les catastrophes de l'histoire. On était perturbé, et on le dissimulait sous un air buté. Sous son zèle, sa propreté, sa persévérance, et surtout sous ce sentiment d'infériorité mêlé d'arrogance » (12).

Pourtant, ce qui anime la jeune femme ne peut lui être dérobé par le maître. Afin d'échapper à l'uniformité et à la tristesse du prêt-à-porter hideux exposé dans les vitrines, elle traque, avec son amie Jenny, « le bouton en nacre, en bakélite, en corne ou en soie retorse, passant des heures chez une couturière, dessinant les modèles des robes qu'elles veulent porter, “des trucs de femme” » (13). Mais surtout l'écriture la taraude : « Tous les jours, j'avais absolument besoin de la beauté des phrases, mais j'écrivais pour trouver un soutien contre la misère de la vie, pas pour faire de la littérature. » (14) Ce mouvement incessant qui lui tient au corps vise à trouver les mots pour cerner une enfance dont des pans entiers restent énigmatiques. « Les phrases que j'ai forgées ont su dire en mon nom, et mieux que moi, à quoi ressemblait cette enfance. Les phrases me le montraient et ça me bouleversait » (15). À l'origine, certains signifiants sont lourds d'une charge singulière, le mot « déplacement [par exemple] qui au village signifiait la déportation » (16) dans un camp de travail forcé en Union soviétique et dont l'enfant ne comprend pas le sens. Dès son plus jeune âge, elle pressent que sa mère porte « un fardeau qui lui pesait ». Ce ne sont pas des moments de jouissance partagée en famille, mais le réel d'une présence maternelle qui s'insinue dans son monde d'enfant sous la modalité d'une voracité inouïe : « Pendant le repas, je me laissais gagner par son agitation et son avidité [...] Ce faisant, la bouche devenait complètement autonome, elle n'appartenait plus à un être, elle était isolée. Cette façon opiniâtre de manger me donnait un grand sentiment de solitude. » (17) Sa mère, déplacée dans un camp soviétique, y a connu la famine, expérience qui a sans doute marqué son être au monde et dont sa fille subit l'empreinte. « Elle a gardé toute sa vie une complicité avec les patates [...] J'avais l'impression de devoir satisfaire les prétentions excessives de la pomme de terre en soi, qui exigeait un respect absolu. » Herta apprend, à son corps défendant, à traiter avec un soin particulier cet aliment infiniment précieux. « Elle était capable de me battre quand les tranches de pomme de terre étaient de largeur inégale ou que leur surface n'était pas lisse. [Elle exigeait] que la pelure soit fine comme du papier à cigarette et d'un seul tenant, comme un ruban en spirale ».

Le village, comme l'Autre maternel, est un lieu que l'auteure éprouve « ancré » en elle, tout en s'y sentant étrangère. Dès ses premières années, elle ne peut se résoudre à donner à sa région natale le nom de patrie. « La patrie, pour moi c'était les plantes que j'observais, l'au-delà vertical, tout en haut du ciel, cette chaleur torride ou ce froid glacial sur la peau, cette morne solitude venant de la détresse du village, de son bric-à-brac d'ustensiles surannés et pesants. » (18) Gardant les vaches de la petite ferme familiale, à la lisière des immenses « champs de maïs socialistes » (19), elle entend parfois le bruit d'un train qui approche, se précipite vers la voie ferrée, adresse un signe aux passagers. En vain, car elle se retrouve, l'instant d'après, dans le silence des champs. L'écriture vient au secours de la solitude rencontrée par l'enfant dans cette nature sans parole qui redouble sa détresse face à la voracité maternelle : « Oui, autrefois, les plantes de la vallée le savaient, tout comme ces phrases, à présent. Et les phrases que j'écrivais moi-même en disaient plus long sur le village et cette enfance muette que ma bouche en parlant. » (20) Est-ce ce point de solitude absolue qui lui permet, au plus fort de son désarroi, de continuer à « se regarder sereinement de l'extérieur » ? (21) Revenant bien des années plus tard d'un lieu de détresse où la *Securitate* l'a convoquée, elle voit le ciel, les plantes et les arbres, ceux-là mêmes qui la regardaient, enfant.

Alors qu'elle subit un interrogatoire, Herta Müller s'attend à ce que le tortionnaire, débordé par la rage, la frappe, mais il se contente de saisir l'un de ses cheveux, accroché sur sa veste. Elle lui dit alors : « Remettez-le en place, s'il vous plaît, il m'appartient. » (22) Un cheveu de femme qui exerce sur l'homme une fascination. Petit fragment d'objet, détaché de la masse de sa chevelure, phanère qui dispense une lumière étrange. Ce grain de sable dans lequel une femme loge sa résistance enrayer les rouages d'un système tendant à la totalité, c'est-à-dire « où tous les hommes sont devenus un seul homme » (23).

1 : Notamment *Dépressions, Le renard était déjà un chasseur, La convocation*.

2 : Ce nom a été donné au Forum tenu à Milan le 17 novembre 2017 dans le contexte des nouvelles orientations de l'ECF et de l'AMP dans le champ politique lancées par Jacques-Alain Miller et la *movida Zadig*.

3 : Laurent É., « Nouvelles incarnations du désir de démocratie en Europe » I et II, *Lacan Quotidien*, n° 746 et 747.

4 : Müller H., *Tous les chats sautent à leur façon*, Paris, Gallimard, 2018, p. 68.

5 : *Ibid.*, p. 180.

6 : Arendt H., *Les origines du totalitarisme*, Quarto Gallimard, 2013 (première publication 1951) p. 821.

7 : *Ibid.*, p. 832.

8 : Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme* p. 833 et INRP, *Mémoire et histoire*, 2002, consultable en ligne.

9 : « Lacan et la politique », Entretien avec Jacques-Alain Miller, propos recueillis par Jean-Pierre Cléro et Lyndia Lotte, *Cités*, n°16, PUF, 2003, p. 113.

10 : Müller H., *Tous les chats sautent à leur façon*, p. 83.

11 : *Ibid.*, p. 73.

12 : *Ibid.*, p. 36.

13 : *Ibid.*, p. 151.

14 : *Ibid.*, p. 47.

15 : *Ibid.*, p. 50.

16 : *Ibid.*, p. 200.

17 : *Ibid.*, p. 200.

18 : *Ibid.*, p. 49.

19 : Müller H., *Tous les chats sautent à leur façon*, *op cit.*, p. 9.Pa

20 : *Ibid.*, p. 42.

21 : *Ibid.*, p. 65.

22 : *Ibid.*, p. 140.

23 : Arendt H., *Les origines du totalitarisme*, *op cit.* p. 822.



La haine des femmes – ni(e) sexe, ni frontière

par Fouzia Taouzari

Une analyse fait voler en éclats les identifications qui recouvrent notre singularité. Les revendications identitaires y déconsistent peu à peu au profit d'une altérité apprivoisée, révélée par la voie des interprétations de l'analyste et la mise au jour des formations de l'inconscient. Le symptôme tel que l'appréhende la psychanalyse est le signe de l'exil de tout sujet du fait même qu'il est pris dans le langage.

Dans « La science et la vérité », Lacan identifie le sujet sur lequel opère la psychanalyse au sujet de la science (1). Il n'y a pas de science de l'homme, dit-il, il n'y a que des sujets dont la science forclot la vérité (2). Quand elle affiche sa prétention scientifique, la science moderne ne fait qu'échouer en une psychologisation du sujet qu'elle réduit à l'individu. Elle conduit à l'uniformiser, à l'universaliser en déniait ce qu'il a de plus singulier : ce qui achoppe, ce qui échappe, la contingence qui fait le piment de la vie.

Dans la mesure même où sa pente s'exerce dans le sens de l'uniforme, le symptôme se manifeste comme une marque de rébellion contre l'effacement du sujet de l'inconscient. En ce sens, « La psychanalyse [...] hérite du sujet de la science, du sujet aboli ou universalisé de la science. C'est un sujet spécialement égaré quant à sa jouissance, parce que ce qui pouvait l'encadrer de la sagesse traditionnelle a été corrodé, a été soustrait. » (3)

Aujourd'hui, nous assistons, sous couvert d'égalité, à une volonté sans précédent d'uniformisation des hommes et des femmes. Cette volonté recèle une tentative de maîtrise de ce qu'il convient de faire en tant qu'homme et en tant que femme sous couvert de lutte contre les inégalités et le sexisme. Récemment, La *Manchester Art Gallery*, en Angleterre, a retiré le tableau de William Waterhouse, « Hylas et les nymphes », peint au XIX^e siècle,

pour lancer un débat sur le sexisme et inviter les visiteurs à y prendre part. Des œuvres d'art sont pointées du doigt, comme la toile de Balthus « Thérèse rêvant ». La langue écrite elle-même se modifie avec l'apparition de l'écriture inclusive. Les magazines de jouets de Noël, pointés du doigt pour sexisme à l'égard des filles, font peau neuve pour réduire les stéréotypes dits de « genre » et sortir du cliché *rose* pour les filles, *bleu* pour les garçons. Les garçons y apparaissent désormais fer à repasser à la main et les filles, en version *bricolgirl*.

Les paroles des analysantes se font de plus en plus souvent l'écho d'une insurrection à l'encontre du sexisme envers les femmes et des représentations sociétales où elles apparaissent soumises et fragiles, et les hommes, forts et dominants. Ces revendications ne sont pas neuves. La nouveauté se loge dans la volonté d'effacement de toute nomination qui indexerait le sexe biologique à la naissance, sous prétexte qu'elle induirait, de fait, une orientation. L'unisexe est valorisé à la naissance. Ainsi, pas de déterminisme social, pense-t-on, il/elle choisira plus tard. Cette nouvelle forme de revendication égalitaire implique un glissement dangereux vers l'effacement de la différence garçon/fille et la promotion d'un idéal unisexe.

Qu'est-ce que le genre ? Ce terme désigne ce que nous appelons identification sexuée. Les études qui en élaborent la théorie s'appuient sur les apports de la psychanalyse dénonçant le conformisme de ces identifications sexuées, acquis premier de la découverte freudienne. La psychanalyse lacanienne diverge de ces études de genre sur deux points. D'une part, les rapports entre les sexes ne sauraient s'établir autrement que par la voie « des effets de discours [...] qui sont là comme des structures » (4). Ces identifications ne peuvent donc être que conventionnelles. C'est ce que Lacan souligne avec le terme de semblants. C'est ainsi que les rapports entre les sexes sont toujours affaire de semblants. D'autre part, il existe un réel du sexe. Et c'est sur ce fond de réel que les semblants prennent place. « Au niveau du rapport inconscient à la jouissance, il y a sexuation. Et la sexuation, nous en distinguons deux » (5), l'une phallique, l'autre *pas-toute* prise sous la loi phallique.

Ainsi, homme et femme se différencient non pas d'un point de vue biologique, mais dans leur rapport inconscient à la jouissance. Lacan a cette jolie formule : « dans le sexe, il n'y a rien de plus que, dirai-je, l'être de la couleur, ce qui suggère en soi qu'il peut y avoir femme couleur d'homme, ou homme couleur de femme » (6).

Les traditions comme le féminisme sont des discours qui prétendent délimiter comment être homme et comment être femme. Mais ces discours, au fond, que font-ils valoir ? Ils recouvrent le réel en jeu entre les sexes, et font valoir les semblants du discours. Or, le discours, c'est du symbolique, et le symbolique, tel que nous l'a enseigné Lacan, ne peut dire ce qu'est « La » femme. C'est pourquoi il n'y a pas d'écriture proprement féminine ni de discours possible sur les femmes : pas de dit sur « La » femme, car là où « On *la dit-femme*, on la *diffâme*. » (7). La psychanalyse est une pratique qui fait valoir le Un du désir et de la jouissance inscrite au cœur de chacun. De tout temps, les civilisations ont cherché à brider les femmes en contrôlant leur sexualité dans un prêt-à-penser et un prêt-à-porter. Contrôler les femmes, c'est justement brider cette jouissance spécifiquement féminine, que repère Lacan : une jouissance Autre qui, de tout temps, a fait horreur. Il a fallu la psychanalyse avec Freud, son inventeur, pour libérer la parole des femmes.

Cette absence du féminin dans le discours fait de chaque femme la sœur de sa solitude. Je fais l'hypothèse que cette solitude fondamentale peut pousser les femmes à se réunir, à se soutenir entre elles, dans des communautés de femmes – qu'elles soient militantes, comme dans le féminisme de plus en plus fragmenté, ou qu'elles soient traditionnelles. Je pense aux réunions de femmes, auxquelles j'assistais enfant, autour de sucreries sur fond de musique traditionnelle, scandées par les plaintes des unes et des autres sur leur condition de femmes, d'épouses et de mères. Petite fille, je feignais mon désintérêt avec une volonté farouche de ne pas leur ressembler. Ce n'est que plus tard, que je découvris qu'il existait une multitude de façons de faire corps entre femmes, pour supporter l'insupportable.

Toutes ces communautés de femmes sont un effacement du Un, de la singularité.

C'est aussi bien le cas de *#Metoo*, où toute parole singulière qui n'entre pas dans l'universalité du groupe est rejetée, bafouée, qui conduit plutôt à faire « taire » ce qui ne rentre pas dans la norme du groupe. On a pu l'observer pour Catherine Deneuve et les autres femmes signataires qui ont parlé en leur nom dans cette tribune qui a fait tant de bruit. Le pire aussi peut se dire sur les femmes, sous prétexte d'être énoncé par des femmes. Il peut survenir aussi dans des rassemblements qui se veulent critiques et ouverts à la cause féminine.

1 : Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 858.

2 : *Ibid.*, p. 859.

3 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Extimité », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 27 novembre 1985, inédit.

4 : *Ibid.*

5 : *Ibid.*

6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, 1975-1976, Paris, Seuil, 2005, p. 116.

7 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, p. 79.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI